

# LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISSANT

le 1<sup>er</sup> de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES  
RECITS  
CONTES  
LEGENDES

MODES  
GRAVURES  
PATRONS  
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION  
PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU



## EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

### MODES

Les grands cols accompagnés de hautes manchettes, soit en guipure ou riche broderie anglaise, sont toujours extrêmement jolis pour petites filles et fillettes et servent d'ornement à la robe; on en compose beaucoup avec de la petite dentelle-crochet ce qui est très-solide et se blanchit bien.

Les jupons et pantalons s'ornent d'une petite broderie anglaise, ainsi que les tabliers en percale; les robes de baptême sont entièrement composées d'entre-deux brodés et de bandes assorties.

Pour les soirées d'automne et le bord de la mer, on fait de très-jolis petits pardessus d'enfants en drap léger gris perle, ou gris brun, garnis avec des boutons dorés, ils sont longs, recroisés sur la poitrine avec de grandes poches et un collet Directoire autour des épaules.

### GRAVURE COLORIÉE

N<sup>os</sup> 1 et 3. — Costume de petite fille, en faille, foulard ou fantaisie en laine, avec les ruchés et plissés en soie. L'ourlet du devant est un large biais avec un dépassant et une série de boutons qui servent d'ornement seulement, car la robe est agrafée sous le biais; de chaque côté, une bande plissée en échelle, et une chicorée de soie; derrière il y a trois bandes plissées.

N<sup>os</sup> 3 et 4. — Costume de fillette. Robe en cachemire de l'Inde, ou fantaisie, et garnie de faille; la jupe de dessous est courte et rapportée sous le costume par une couture qui ne traverse pas la doublure. Le devant a la forme d'un paletot ouvert sur un gilet de soie; le dos est garni dans le bas par des draperies de soie disposées en travers, puis au milieu les mêmes draperies forment un coulant-traverse. Poches en faille, fixées de côté par un nœud. Les petits côtés du dos ressemblent à une basque d'habit, ils sont ornés de boutons, et se fixent sur la draperie.

N<sup>o</sup> 5. — Costume de matelot en toile grise, garni de galon en laine bleu marine.

N<sup>o</sup> 6. — Costume russe pour garçon. Pantalon et blouse en velours noir, manches en foulard rouge; cravate, bas et ceinture de même nuance.

### GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

1. Fillette de douze ans : costume en vigogne d'été gris feutre; la jupe est plate devant, plissée derrière, un tablier est posé au bas du corsage, il est rouleauté en faille et resserré derrière; le corsage, plissé devant et au dos, est monté à un empiècement et serré à la taille par une ceinture à boucle, manche à parement rouleauté comme la poche; chapeau *Tyrolien* en paille grise entouré de foulard surah rouge et orné d'une aile de merle.

2. Fillette de dix ans : costume de bains de mer en serge gros bleu, bordé d'un galon de laine bleu ciel, la blouse courte est ornée de nœuds en galon, col marin et manche courte; bonnet en toile cirée ruchée en bleu, espadrilles à cothurnes.

3. Petite fille de huit ans : robe en toile zéphyr bleu pâle ornée d'une série de tresses bleu foncé;

la robe est plate devant, traversée en courbe par quatre tresses, elle est plissée à partir du dos, montée à un empiècement. Chapeau *Hongrois* en paille anglaise, garni de velours bleu foncé.

4. Enfant de quatre ans : robe anglaise en baptiste bleue ornée de guipure; elle est plissée sur toute la hauteur, coupée par un biais, toque *Joconde* en paille, entourée d'une plume.

5. Même costume que le n<sup>o</sup> 4, vu devant; la robe est fermée tout du long par une rangée de boutons de nacre encadrée d'un biais tournant en bas, et d'une guipure; le col carré est bordé de dentelle ainsi que le parement des manches boutonné, poches pareilles sur chaque côté. Chapeau *Canotier* en paille cousue, garni de gaze chenillée et d'une aile.

### FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

N<sup>os</sup> 1 à 4. — Modèle du costume de fillette représenté sur les figures 3 et 4 de la gravure coloriée. Nous ne donnons pas le patron de la jupe de dessous, car elle se compose d'une pièce droite, plate devant et plissée derrière. Le gilet, qui est rapporté, s'adapte au bord du devant au moyen d'une couture qui ne prend que la doublure. Les deux devants sont ralliés derrière par un morceau d'étoffe taillé en biais et sur lequel on fixe les draperies de soie qui garnissent tout le dos. Les petits côtés sont plus longs que le dos et viennent se fixer sur ces draperies en boutonnant comme une basque d'habit. La manche n'a pas de revers, et se garnit d'une manchette brodée.

N<sup>os</sup> 5, 6 et 7. — Robe de bébé, décolletée et à manches courtes, représentée sur les figures 1 et 3 de la gravure coloriée. On taille la doublure sur notre patron, et on compose la petite robe avec des bandes plissées en soie et des biais d'étoffe; le bas est garni de deux petits volants qui s'arrêtent au bord du plastron du devant. Une chicorée en soie borde les plissés du devant et tourne sur le haut des volants; même ornement à l'encolure avec dentelle formant une berthe.

N<sup>o</sup> 8. — Dessin d'un coussin carré. Il se fait soit en drap, velours, satin ou peluche, et tout le dessin se compose d'une riche application : c'est à dire qu'il est découpé en étoffe d'une autre couleur, et cousu sur le fond au moyen d'une soutache posée sur tous les bords du dessin. On peut également, si on veut abréger le travail, faire simplement un coussin soutaché, mais cela est moins riche qu'une application.

N<sup>o</sup> 9. — Quart d'un autre coussin également en application; sur ce modèle le dessin est fait de deux couleurs, ce qui produit un grand effet.

N<sup>o</sup> 10. — Bande d'application de drap sur drap. Sur ce modèle les contours sont brodés au point de chaînette pour remplacer la soutache, et des points lancés garnissent les découpages et le bord des bandes. On combine les nuances de cette bande suivant son goût et l'usage auquel elle est destinée.

Les personnes qui désireraient recevoir d'autres patrons, en dehors de ceux publiés par le journal, auront à nous envoyer 1 fr. 50 c. en un mandat de poste, pour chaque modèle demandé.



## JOURNAL DES ENFANTS

LE PETIT PANIER ROSE <sup>(1)</sup>

## IV

La petite caravane, cahotée et ballottée par la foule, devenue de plus en plus compacte à mesure qu'on se rapprochait de la ville, atteignit néanmoins sans encombre une auberge de modeste apparence, où Yvon demanda une chambre.

— Une chambre ! s'écria le maître du logis ; ah ! bien oui. Pas un coin, mon garçon ; tout est comble... Après ça, si vous n'étiez point trop difficile, il y aurait moyen de vous caser dans la grange.

— Va pour la grange ! répondit Ploëven, sachant bien qu'il ne pourrait trouver mieux.

L'installation fut promptement organisée. L'aubergiste jeta sur le sol une douzaine de bottes de paille ; il apporta des draps, des couvertures, des oreillers, et nos voyageurs, accablés de fatigue, ne tardèrent pas à s'endormir.

Il va sans dire que Baptiste et Furet eurent aussi une belle litière.

Le lendemain, Claudine, levée au point du jour, s'en alla seule à l'église. Il fallait y arriver de bonne heure pour suspendre, bien en vue, auprès de la Vierge, le petit panier rose. Les fleurs dont il était garni avaient tant de fraîcheur que le desservant de la chapelle autorisa la vieille femme à placer son *ex voto* aux pieds de la madone. Les roses émergeant de la blancheur des draperies de satin qui entouraient Madame Marie-de-Bon-Secours produisaient un

effet charmant, et, à moins d'être aveugle, on pouvait apercevoir, même à une grande distance, le joli panier rose.

De retour à l'auberge, Claudine trouva son petit monde habillé et déjà prêt à se mettre à table. Les enfants, gais comme des pinsons, se roulaient dans le foin, en compagnie de Furet et de M. Baptiste. Yvon et Clairette, assis à la porte de la grange, paraissaient soucieux. De tristes pressentiments troublaient la jeune paysanne ; elle commençait à avoir peur des fâcheuses rencontres si peu redoutées la veille. La persistance de Henri à réclamer sa mère depuis qu'il s'imaginait l'avoir vue, — avant de s'endormir, il l'avait demandée, et, le matin, en s'éveillant, il avait encore parlé d'elle, — inquiétait Clairette. Non pas qu'elle ne fût parfaitement sûre que Henri s'était trompé, mais ne pouvait-il se faire qu'un instinct secret avertit l'enfant que sa mère n'était pas loin ?

De son côté, Yvon, qui partageait les craintes de sa femme, avait le cœur serré ; il aimait tendrement le petit garçon, et n'entrevoyait qu'avec peine la possibilité d'une séparation prochaine.

Après le déjeuner, la famille se prépara à aller à l'église. Claudine donna aux enfants une dizaine de sous pour les distribuer aux pauvres. En mettant la monnaie dans la poche de Henri, elle y sentit, tout au fond, un petit paquet.

— Qu'est-ce que cela, mignon ? lui demanda-t-elle.

— C'est la pièce blanche de Madeleine et le sou d'or que j'ai gardé pour Fine-Mouche, répondit le bébé. Si tu voulais, grand'mère, ajouta-t-il de sa voix la plus

(1) Reproduction interdite.



caressante, je lui donnerais aussi tous les autres sous.

— Elle n'en a pas besoin, mon chéri ; elle est jeune, elle peut travailler. Il ne faut faire l'aumône qu'aux vieilles gens, aux malades, aux estropiés. Tu verras, tout à l'heure, beaucoup de ces malheureux autour d'une fontaine où nous irons tremper nos mains, en priant la sainte Vierge de nous conserver une bonne santé.

La ville de Guingamp, toute pavoisée de fleurs, d'oriflammes et de drapeaux, présentait un spectacle des plus étranges et des plus curieux. Ses rues et ses places étaient sillonnées en tous sens par une multitude innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants. Le pays tout entier semblait s'être donné rendez-vous à cette fête religieuse.

De là, une grande variété de physionomies et de costumes. Les habitants de Vannes, de Tréguier, aux chapeaux à larges bords, aux pantalons à plis, aux deux ou trois gilets superposés les uns sur les autres, y coudoyaient les montagnards en veste de toile grossière, et dont le *pen-bas* (bâton qui sert de canne) et les sabots ferrés claquaient bruyamment sur le pavé des rues. — Les coiffes blanches, les bonnets de dentelle, les capulets écarlates, les mouchoirs de couleur vive posés sur la tête, à la mode italienne, jetaient une lueur gaie sur la masse sombre des vêtements noirs.

Dans les faubourgs, de longues files de tables dressées sous des tentes recevaient à la fois des centaines de consommateurs auxquels on servait des petits poissons, frits en plein air, et du cidre tiré à d'immenses tonneaux, qui se vidaient en quelques minutes.

La place où se tenait la foire regorgeait de monde. Mille bruits confus bourdon-

naient aux oreilles. Lessons du fifre, du trombone, des cymbales, de la grosse caisse, se mêlaient aux notes plus graves du *biniau* armoricain. Les baraques des marchands forains étalaient leurs bimbéloteries et leurs quincailleries ; les saltimbanques faisaient sur les tréteaux leur bruyante parade. Les plaisirs mondains se mêlaient aux pompes religieuses, mais les Bretons, peu soucieux de spectacles, ne s'arrêtaient pas devant les saltimbanques ; ils écoutaient, de préférence, les complaintes que psalmodiaient d'un ton lamentable des vieillards à barbe blanche, de vieilles mendiants courbées par l'âge.

En traversant la foire pour aller à la fontaine miraculeuse, Henri crut reconnaître la place du Trône.

— Grand'mère, cria-t-il, c'est ici que j'ai été perdu !

Pourquoi s'adressait-il à Claudine plutôt qu'à Clairette ? Le pauvre enfant n'aurait pu le dire. Il sentait, sans trop s'en rendre compte, que son désir de retrouver ses parents était partagé par la bonne femme et par elle seulement.

— Bien vrai, chéri ? demanda-t-elle avec un éclair de joie dans les yeux.

— Bien vrai, grand'mère !... Tiens, voilà la maison des singes ; ma bonne y est peut-être encore...

Cette naïveté fit rire tout le monde, et Clairette n'eut pas de peine à démontrer que si Henri se rappelait les faits, il se trompait sur l'endroit où ils avaient eu lieu. Les saltimbanques ne venaient à Guingamp qu'une fois par an, au mois de juillet ; il était donc impossible d'admettre que ce fût à Guingamp que Fine-Mouche avait rencontré le petit garçon.

La fontaine consacrée étant proche de la foire, on y arriva bientôt. Là encore se trouve une statue de la Vierge, appuyée sur le croissant symbolique ; elle plane au-dessus



de la fontaine, et semble prête à s'élancer vers le ciel.

Avant de commencer les ablutions, Claudine fit distribuer aux pauvres, par les enfants, les sous destinés à cette aumône. Après quoi, elle baigna avec soin les mains et le visage de Henri. Clairette allait en faire autant pour Pierrot, mais celui-ci, impatient de goûter à une eau qui devait être excellente puisque tous les pèlerins en buvaient, avait déjà plongé son museau dans une vasque et barbotait comme un petit canard.

La cérémonie terminée, Clairette voulut reprendre Henri pour aller à la chapelle, Claudine retint l'enfant.

Encore forte malgré ses soixante-dix ans, elle l'avait pris dans ses bras et le tenait si haut que le petit garçon dominait la foule de toute la tête. — Si la mère est parmi les fidèles, elle verra son fils, se disait la vieille femme, tout entière à l'œuvre de charité et de renoncement que lui imposait sa conscience.

Yvon et Clairette suivaient ; Pierrot était sur les épaules d'Yvon, car il était impossible de le laisser marcher ; on se touchait les coudes.

La Vierge, dans un éblouissement de lumières, environnée d'archanges étagés sur un champ d'hermines, avait été placée sous le porche. Le panier rose était à ses pieds, dans les flots de sa robe de satin richement ornée de dentelles du plus grand prix. Ces dentelles, disait-on, avaient été offertes à Madame Marie-de-Bon-Secours par la comtesse de Kerjean.

Après l'office, les enfants voulurent retourner à la foire pour acheter des joujoux.

— Choisissez tout ce qui vous plaira, dit Clairette aux deux marmots.

Henri demanda un képi de soldat, un sabre, un ceinturon, un tambour et une

trompette. Pierrot, plus pacifique dans ses goûts, donna la préférence à une boîte d'animaux en pain d'épice et à un jeu de quilles.

Tout en allant et venant, Henri regardait à droite et à gauche.

— Que cherches-tu donc ? s'informa Clairette.

— Je cherche Fine-Mouche... Ah ! la voilà ! s'écria-t-il en montrant une jeune fille habillée en danseuse espagnole — jupe de soie rose avec volant de dentelles noires — qui, des castagnettes entre les doigts, se dandinait sur l'estrade du plus beau théâtre de la place.

— Non, chéri, non, ce n'est pas elle, dit Clairette effrayée de cette rencontre.

Mais c'était bien Fine-Mouche devenue, grâce à son talent chorégraphique, premier sujet de la danse dans la troupe du célèbre Corvi.

La vue d'un grand manège de chevaux de bois détourna le bébé de son envie d'aller embrasser Fine-Mouche, et le reste de la journée s'écoula sans incident nouveau, sans que rien vint annoncer que le panier rose était reconnu.

Cependant, vers le soir, avant la procession aux flambeaux qui devait parcourir toute la ville, Claudine et ses enfants apprirent qu'une dame s'était trouvée mal devant l'autel de la Vierge. — Claudine pensa aussitôt à la mère de Henri, mais l'espérance entrevue s'évanouit bientôt. Un témoin du fait nomma la malade. — C'était la comtesse de Kerjean. Il ajouta même que la comtesse, transportée dans la sacristie, avait beaucoup pleuré ; son mari et ses enfants essayaient en vain de lui rendre un peu de calme. Puis, le comte était allé chercher le desservant de la chapelle ; on avait causé avec lui pendant quelques minutes, et madame de Kerjean,



portée à bras jusqu'à sa voiture, était rentrée au château.

Les Ploëven connaissaient peu la comtesse, ils ne l'avaient vue qu'à de rares occasions ; néanmoins ils furent peiné de la savoir souffrante, et Clairette conseilla à son mari d'aller le lendemain prendre des nouvelles de la jeune femme.

Vers neuf heures du soir, le bourdon de Notre-Dame annonça que la procession allait sortir de l'église.

La ville était illuminée avec une profusion inouïe. A la musique discordante des saltimbanques succédaient les chants religieux.

Un cortège de jeunes filles vêtues de blanc ouvrit la marche. A leur suite, venaient les pèlerins tenant d'une main un rosaire, de l'autre un cierge allumé. Tous ces visages pâles, à moitié ensevelis sous leurs longs cheveux ou sous leurs coiffes blanches à barbes pendant le long des joues, avaient des aspects de fantômes. Derrière les pèlerins apparaissaient les bannières, les saintes reliques et la Vierge vénérée portée par de robustes jeunes gens en robes de lévites.

La procession se déroula de rue en rue et revint sur la place de la fontaine, où trois immenses bûchers avaient été préparés et auxquels le clergé mit le feu. Ce fut alors un tableau féérique : des flammes gigantesques montèrent autour des mâts qui portaient l'écusson de la Vierge. La fontaine lança au ciel ses gerbes d'eau, et la madone, couronnée de fleurs apparut dans cette vapeur lumineuse comme une céleste vision.

Les enfants avaient dormi après le dîner. Ils purent donc assister sans fatigue à ces scènes d'un effet à la fois si simple et si saisissant ! Chacun d'eux portait un petit cierge, et ils marchaient l'un près de

l'autre, se tenant par la main, répétant à l'envi, de leur voix gentille : « Priez pour nous ! Priez pour nous ! »

Quand tout fut fini, Clairette, dont le cœur était plein d'anxiété, commença à respirer à l'aise.

— Dieu soit loué ! nous garderons notre cher enfant ! disait-elle à Yvon. Grand'mère n'aura plus rien à dire... Nous l'avons laissé faire ce qu'elle a voulu. Henri est heureux avec nous et je veux que, dans l'avenir, il le soit encore davantage. Il faut travailler et devenir riche. Pourquoi ne demanderais-tu pas à monsieur le comte d'agrandir la métairie ? Cela nous permettrait d'augmenter le nombre de nos bêtes, d'étendre notre commerce de volailles, de gagner de l'argent. Henri est né bourgeois, il doit rester bourgeois. Ses petites mains ne sont pas faites pour remuer la terre. Quand il sera grand, nous le mettrons au collège.

Yvon approuvait les idées de sa femme, et celle-ci, repartant de plus belle, formait de nouveaux projets ayant tous pour mobile et pour but l'intérêt du petit garçon.

A cette même heure où Clairette se berçait de tant d'illusions, toute la ville de Guingamp était en rumeur pour retrouver la vieille femme qui avait déposé à l'église le petit panier rose.

Nous n'apprendrons rien à nos jeunes et intelligents lecteurs, en leur disant que la comtesse de Kerjean était la mère de Henri. Elle avait reconnu le panier. De là son évanouissement et ses larmes.

Le prêtre, interrogé sur la personne qui avait apporté ce précieux *ex voto*, ne put donner que des renseignements vagues, et de nombreux pèlerins, questionnés à leur tour par le comte et par ses domestiques répandus dans la foule, ne fournirent aucune indication nouvelle.



La recherche était fort difficile. Les paysans, troublés dans leurs prières, répondaient de mauvaise grâce ; d'ailleurs, ils ne savaient rien ! Les investigations durent être remises au lendemain. L'autorité locale s'en mêla : un commissaire de police allait de groupe en groupe offrant, de la part du comte, une bonne récompense à celui qui le mettrait en présence de la vieille femme qu'il était si important de retrouver.

Nous savons de quelle manière Henri avait été enlevé par Fine-Mouche. Il est nécessaire d'ajouter que, au lieu de rentrer chez ses maîtres, la bonne du petit garçon était restée sur la place du Trône jusqu'à onze heures du soir, cherchant de tous les côtés, pleurant, sanglotant. Puis, affolée de désespoir, n'osant reparaitre devant la mère du pauvre bébé, elle s'était réfugiée à Saint-Denis où habitait sa famille. Pendant ce temps, la comtesse, retenue à dîner chez des amis qui demeuraient aux environs de la place, ne voyant pas revenir l'enfant et sa bonne, avait pensé que cette dernière était retournée à l'hôtel.

Ce fut donc à minuit seulement que la jeune mère apprit qu'un malheur devait être arrivé à son fils. La poliee, avertie, lança ses agents à la recherche du petit garçon. La servante, mise en demeure de se montrer, raconta l'événement. Si la sotte fille avait eu l'esprit de prévenir immédiatement sa maîtresse, Fine-Mouche eût été arrêtée au chemin de fer ; mais elle était déjà à Rennes quand les recherches commencèrent, ce qui, jusqu'à un certain point, explique leur insuccès.

Quant au secret qui avait été gardé sur le nom de famille du bébé, cela tenait à la nécessité de cacher au marquis de Kerjean, le père du général, la disparition du jeune Henri. Le vieillard adorait son petit-fils, et, pour lui épargner une grande douleur,

on lui avait laissé croire, le plus longtemps possible, que l'enfant était à la campagne chez une de ses tantes.

Tel était donc l'état des choses au moment où Yvon, conseillé par sa femme, se disposait à se rendre au château.

Le bûcheron partit de l'auberge à onze heures.

Comme il tournait le coin du faubourg, il s'entendit appeler par une voix qu'il reconnut aussitôt : c'était celle du comte de Kerjean.

Le général, jeune encore — il n'avait pas cinquante ans — était un homme superbe : taille élevée et robuste sans être massive, démarche élégante et ferme, visage aux lignes correctes, beaux yeux noirs étincelants de vivacité, moustache épaisse, une grâce martiale dans tout l'ensemble, quelque chose à la fois de distingué et de viril.

Ajoutons, pour compléter ce portrait, que monsieur de Kerjean était aimé, respecté, bienfaisant au-delà du possible, laissant les tenanciers de son domaine tailler et rogner à leur fantaisie, sans qu'il songeât à mettre un frein à leurs déprédations.

— Camarade, dit-il à Ploëven avec une familiarité affectueuse, veux-tu me rendre un service ? Depuis hier, mes gens et moi nous sommes à la recherche d'une vieille femme qui a porté à l'église un panier rempli de roses ; aide-moi à la découvrir.

— Rien de plus facile, monsieur le comte, c'est ma mère.

— Ta mère ! s'écria le gentilhomme pourpre d'émotion. D'où tient-elle ce panier ?

— Nous l'avons trouvé au cou d'un enfant qui avait été abandonné à notre porte par une bohémienne.

— Et cet enfant ?... balbutia le général tremblant d'émotion.



— Il est avec nous ; et, si monsieur le comte connaît sa famille...

— Si je la connais, mon brave garçon !

Et le comte raconta au jeune paysan stupéfait l'histoire de la disparition de Henri.

De son côté, Yvon révéla les faits que nous connaissons, et, pour s'excuser d'avoir gardé l'enfant, il ajouta, non sans rougir beaucoup, que sa femme et lui avaient pensé que le petit garçon appartenait à la bohémienne.

— Le temps de faire seller deux chevaux, et nous partons pour l'*Épine-Blanche*, dit vivement le général.

— Monsieur le comte n'aura pas besoin d'aller si loin. Son fils est ici dans une auberge du faubourg, ou, pour mieux dire, dans la grange d'une auberge, rectifia le jeune Breton d'un air embarrassé.

— Il se porte bien ?

— Oh ! oui, monsieur le comte, très-bien.

— C'est l'essentiel, le reste importe peu.

Monsieur de Kerjean envoya un exprès au château, pour annoncer l'heureuse nouvelle, et les deux hommes prirent en toute hâte le chemin de l'auberge.

Précédons-les de quelques minutes, afin de voir ce que faisait Henri pendant que la sainte Vierge, si pieusement invoquée par Claudine, lui envoyait son père.

Les deux enfants et leurs compagnons habituels, Baptiste et Furet, assis sur une litière, s'amusaient à faire la dinette. Henri, harnaché de l'attirail militaire acheté à la foire, avait l'air d'un vrai petit soldat. Le festin venait de commencer, et monsieur Henri, nommé fourrier, à l'unanimité de sa voix, distribuait les vivres. Le premier servi, eu égard à sa taille et à sa modestie, était maître Baptiste. Après lui, venait Furet ; mais, loin d'imiter la ré-

serve de son camarade, le chien prenait de temps en temps la liberté de se servir lui-même, ce qui provoquait une indignation générale.

La porte de la grange étant légèrement entre-bâillée, monsieur de Kerjean put assister, pendant une minute, à ces agapes d'un nouveau genre.

Puis, impatient d'embrasser son fils, il poussa vivement la porte et entra dans la grange.

Furieux de cette invasion qui troublait la dinette, Furet allait s'élancer sur le général, lorsque Yvon arrêta son élan.

Clairette et sa mère, étonnées de recevoir pareille visite, se confondaient en salutations.

Henri, son képi sur les yeux, leva la tête. Sa figure, de rose qu'elle était, devint toute pâle ; il bondit vers le comte en criant :

— Papa ! Papa !

Foudroyées de surprise, immobiles comme des statues, les deux femmes assistèrent aux transports de cette reconnaissance avec une poignante émotion. Joie et tristesse mêlées dans le cœur de la mère, désespoir sans bornes dans celui de Clairette.

Après avoir longuement embrassé son fils qui, entre chaque baiser, parlait de sa mère, le général tendit la main à Claudine en lui disant, avec l'expression d'une vive gratitude :

— Touchez là, ma bonne mère, et soyez mille fois bénie pour les tendres soins prodigués à mon fils, et vous aussi, mon enfant, continua-t-il, en se tournant vers Clairette. Nous voici liés les uns aux autres par la reconnaissance et par le bienfait. Vous allez vous rendre au château ; la comtesse ne serait pas satisfaite, si elle ne pouvait vous adresser tous ses remerciements. Viens, mon Henri.





Le petit garçon, débarrassé du fournement militaire, apparut dans toute l'élégance rustique de son costume breton.

— Le gentil fermier ! s'écria le comte en riant. Puis, avisant Pierrot, il demanda si le marmot appartenait au jeune ménage.

Cette question fit fondre en larmes la pauvre Clairette.

— Hélas ! non, répondit-elle ; nous n'avons pas d'enfant, c'est pour cela que je n'ai pas eu le courage de renoncer à ce cher Henri. Vous ne nous devez aucun remerciement, monsieur le général, non, aucun. Nous mériterions plutôt des reproches pour avoir gardé votre fils, sans dire à personne qu'il était chez nous.

— Mais pas du tout, interrompit vivement monsieur de Kerjean. Il n'y a eu dans cette pénible aventure qu'une seule coupable, c'est la bohémienne qui a enlevé Henri, et qui l'a abandonné à votre porte ; fort heureusement d'ailleurs, car, sans cette circonstance, on n'eût peut-être jamais entendu parler du pauvre enfant. Savez-vous ce qu'est devenue cette femme ?... Fine-Mouche, comme Yvon m'a dit qu'elle s'appelait ?

— Elle est à la foire, nous irons la voir, dit Henri.

— Certainement, affirma le comte résolu à faire arrêter la bohémienne.

Avant de suivre son père, le petit garçon embrassa tendrement Claudine, qui avait les yeux pleins de larmes.

— Ne pleure pas, grand'mère, lui dit-il gentiment ; tu viendras demeurer dans la belle maison de papa ; nous resterons tous ensemble ; Baptiste viendra, puis Furet, puis aussi Pierrot...

Après une distribution de baisers dont l'âne et le chien eurent une large part, Henri se laissa emmener.

Clairette et son mari, obligés d'aller au château, se mirent en route un peu à

contre-cœur, surtout Clairette qui redoutait une entrevue avec la comtesse. Claudine n'avait pas voulu suivre ses enfants ; elle resta avec Pierrot, et celui-ci vit partir son camarade sans trop de regrets... Tous les joujoux lui restaient.

Pour contenter son fils, et aussi dans l'espoir de rencontrer la bohémienne, le comte traversa la place où les artistes forains faisaient toujours grand tapage.

Henri marchait, tenant la main du général. Tout à coup, il se dégagea prestement et courut à Fine-Mouche en costume de danseuse comme la veille, et, comme la veille encore, des castagnettes entre les doigts.

Monsieur de Kerjean, stupéfait, suivit son fils.

— Bonjour, Fine-Mouche, disait Henri en tirant la jeune fille par sa robe ; j'ai retrouvé mon papa.

Fine-Mouche, saisie tout à la fois de surprise et d'épouvante, affecta d'abord de ne pas reconnaître le petit garçon ; puis, attirée malgré elle par le doux visage qui s'offrait à ses caresses, elle l'embrassa et des larmes lui vinrent aux yeux.

— Tiens, prends ça, ajouta Henri en glissant dans la main de Fatma les cinq sous gardés à son intention.

— Comment ! petite malheureuse, dit le général survenant aussitôt, c'est vous qui avez eu l'infamie de voler cet enfant ; je vais à l'instant même vous faire arrêter.

— Oh ! oui, papa, cria Henri, fais-la arrêter ; elle viendra dîner avec nous.

Le comte fut désarmé ; il était heureux, le bonheur rend indulgent. Il lui répugna donc, si coupable que fût Fatma, de mettre sa menace à exécution. La jeunesse de la bohémienne, le bon souvenir qu'elle avait laissé dans la mémoire de Henri plaidèrent en sa faveur. Monsieur de Kerjean se con-



tenta de l'effrayer, de l'avertir que la police surveillerait sa conduite.

Quand le père et l'enfant arrivèrent au château, toute la famille, sauf la comtesse, connaissait l'événement. Le grand-père, Liline et Dodo attendaient Henri avec la plus vive impatience.

Liline, que les gens respectueux appelaient mademoiselle Caroline, était une belle enfant de neuf ans, aimable, instruite, qui avait été pour sa mère, dans les jours d'épreuves, la plus douce consolation. Dodo, autrement dit monsieur Adolphe, méritait moins d'éloges. Il avait sept ans et déjà pas mal de défauts : égoïste, un peu sec de cœur, il ne s'abîmait jamais les yeux à verser des larmes inutiles. « J'aurais beau pleurer, disait-il, pour excuser son insensibilité, ça ne ferait pas retrouver Henri. » Aussi, dès qu'il aperçût son frère, fût-il tout d'abord frappé par la simplicité de ses vêtements.

— Tu ressembles à un paysan, lui dit-il après l'avoir embrassé sans aucune effusion de tendresse.

Le grand-père et Caroline dédommèrent le petit garçon de cet accueil si froid ; il fut littéralement mangé de baisers.

— Comme maman va être contente ! disait Caroline ; elle dort ; le médecin lui a fait prendre, ce matin, une potion calmante, mais il a dit tout à l'heure, avant de s'en aller, que, si tu arrivais, mon petit Henri, tu pourrais aller la réveiller.

— Je veux y aller tout de suite, répondit Bébé qui adorait sa mère.

Clairette et Yvon venaient d'arriver ; Caroline, mise par son père au courant de tout, reçut avec une affabilité charmante les jeunes fermiers.

Henri fut guidé par son père jusqu'à la chambre de la comtesse. Madame de Kerjean, couchée sur un canapé, dormait pro-

fondément. Elle avait passé la nuit dans une angoisse de désespoir, et ses joues étaient encore marbrées des larmes répandues. Le petit garçon entra sur la pointe du pied et, avec la légèreté et la souplesse d'un jeune chat, il grimpa sur les genoux de sa mère, l'entoura de ses bras, fourrant ses menottes, l'une dans le cou de la jeune femme, l'autre dans ses cheveux ; il se mit à l'embrasser tout doucement d'abord, puis un peu plus fort, et enfin à pleines lèvres.

La comtesse se réveilla et un cri de bonheur — un de ces cris qui doivent monter vers le ciel comme une hymne de profonde gratitude — apprit au général que la mère et l'enfant étaient dans les bras l'un de l'autre.

— Toi ! toi ! disait madame de Kerjean éperdue et ravie, toi ! mon cher ange, mon trésor, mon bien le plus cher ! Et quelle belle santé ! Quelle force ! D'où viens-tu donc, ma chère âme ?

— Je viens des bois, tout là-bas, là-bas.....

Et il se mit à raconter ce qui lui était arrivé, parlant tout à la fois de Fine-Mouche, de Clairette, de maman Claudine, de l'âne, du chien et de Pierrot.

Le général vint compléter le récit du bambin, ajoutant que les métayers de l'*Épine-Blanche* étaient au château, forcés, un peu malgré eux, à venir recevoir les remerciements de la famille.

L'entrevue entre la grande dame et l'humble paysanne fut des plus touchantes. Madame de Kerjean fit asseoir Clairette auprès d'elle, l'embrassa tendrement et lui donna une bague, sans grande valeur matérielle, mais d'un goût exquis.

— Ceci est un témoignage d'amitié, dit-elle ; quant à la récompense que vous méritez si bien, monsieur le comte se chargera de vous l'offrir. Je suis heureuse



que la petite fortune qu'elle représente tombe entre les mains de braves et honnêtes gens.

— Mon cher Ploëven, ajouta le général en mettant dans les mains du jeune homme un papier plié en quatre, voici un bon de vingt-cinq mille francs payable à présentation chez mon notaire M<sup>e</sup> Brossard. Il habite Guingamp, place de la Pompe ; vous n'aurez qu'à vous présenter chez lui pour toucher cette somme.

Yvon, suffoqué de surprise, ne pouvant croire, malgré l'évidence, à une pareille générosité, tournait le papier entre ses doigts d'un air gauche et confus.

Clairette, restée jusque là immobile et muette, se leva vivement, reprit le papier, le posa sur une table et dit d'une voix pleine de larmes :

— Nous ne voulons, nous ne pouvons rien accepter. J'aurais honte de tromper madame la comtesse, d'abuser de la bonté de monsieur le comte... Ces vingt-cinq mille francs, j'aurais pu les gagner honnêtement... Je savais tout... j'avais lu dans un journal... Ah ! madame ! ajouta-t-elle en tombant à genoux aux pieds de la comtesse, si j'avais pu supposer que vous étiez la mère de monsieur Henri. Pardonnez-moi, pardonnez-moi ! j'ai caché la vérité à grand'mère, à mon mari... J'aimais tant ce cher petit, il était si nécessaire à mon bonheur que je n'ai pas eu le courage de m'en séparer.

Madame de Kerjean avait oublié les douleurs passées, elle mêla ses larmes à celles de Clairette, la releva avec bonté, l'embrassa encore, en l'assurant de son amitié et de son pardon.

On se quitta après cette scène qui avait fait sur la comtesse une impression pénible. La nature tendre et délicate de la jeune femme la rendait fort sensible à la douleur et aux remords de Clairette. Elle compre-

nait le sentiment, très-égoïste sans doute mais profondément humain, dont s'était inspirée la jeune paysanne pour garder Henri, et c'est pour cela que le pardon qu'elle lui accordait était aussi sincère, aussi complet.

Liline et Dodo ayant entraîné leur frère hors de la chambre, Clairette ne revit plus l'enfant. Mieux valait qu'il en fût ainsi, une séparation nouvelle eût été un déchirement.

De retour à l'*Epine-Blanche*, Clairette tomba dans une extrême tristesse. Claudine et Yvon n'étaient pas gais non plus, et les animaux subissaient le contre-coup de la mélancolie générale. Plus de taquineries à Baptiste pour l'amuser et le distraire ; plus de caresses au chien ; pas même un simple bonjour à la chatte. Baptiste regrettait Henri et regardait sans cesse de tous les côtés, espérant l'apercevoir. Furet soulevait avec sa tête les tentures du berceau, fouillait le jardin, lançant au hasard des aboiements interrogatifs.

Un beau jour, la voix chérie répondit au chien. C'était Bébé en belle compagnie : son père, sa mère, Liline et Dodo.

Quelle fête et quelle joie !

Baptiste, mis en liberté, vint caracoler devant son jeune maître, et poussa la hardiesse jusqu'à lui lécher la figure.

— Ma chère Clairette, dit la comtesse, quand les premiers transports furent un peu calmés, j'ai pensé que vous seriez heureuse de vivre auprès de notre Henri... Voici donc le titre de propriété d'une petite ferme qui touche au château. Vous serez là chez vous. Yvon fera valoir le bien pour son propre compte. Les étables sont garnies, la maison toute meublée. Mon mari va prendre sa retraite, nous habiterons Kerjean, et vous verrez tous les jours votre cher Henri.

La joie de Clairette, la reconnaissance



de Ploëven et de Claudine ne sauraient se décrire ; ils étaient fous de joie.

Un mois plus tard, tous les hôtes de l'*Épine-Blanche* étaient transportés à la ferme des Roses, ainsi baptisée par la comtesse en souvenir du petit panier et de sa gerbe de fleurs.

L'âne, le chien, la chatte se sont promptement habitués aux grandeurs, d'autant qu'ils jouissent tous les jours de la présence du petit maître.

Aujourd'hui, le vieux berceau des Ploëven, placé sous le bénitier entre les deux lits, comme à l'*Épine-Blanche*, n'est plus vide. Il s'en échappe des gazouillements, des rires, des petits cris joyeux. Deux têtes blondes reposent sur l'oreiller. Pour dédommager Clairette de sa longue attente, le bon Dieu lui a donné deux enfants à la fois. L'un est un garçon, il s'appelle Henri comme son parrain ; l'autre est une petite fille, elle s'appelle Caroline comme sa marraine.

Quelquefois, Bébé, jaloux des caresses que Clairette prodigue aux marmots, lui dit d'un ton fâché :

— Tu les aimes mieux que moi !

— Oh ! non, chéri, non ! s'écrie la jeune femme ; toi avant tout.

Et c'était vrai ; Henri avait révélé à Clairette l'amour maternel, et il avait pris dans son cœur une place qu'il devait éternellement garder.

VICTOR PERCEVAL.

FIN

## LE MÉDECIN DE JEANNE

(Suite)

Madame Duplessis ainsi que le jardinier qui l'accompagnait s'arrêtèrent, en apercevant Clémence et Jeanne qui se bouchaient les oreilles pendant que Pierre persistait dans sa terrible musique.

— Que signifie cela ? dit madame Duplessis en retenant un geste de surprise.

Pierre demeura court devant cette double apparition.

Le souffle lui manquait tout à coup.

— Que fais-tu là, Pierre ? lui dit sévèrement son oncle.

— Oui, que faites-vous ? répéta madame Duplessis.

— J'imité l'âne, répondit Pierre, qui s'était remis sur ses pieds et se tenait dans une position remplie d'humilité.

— C'est un joli talent que vous avez là, fit observer madame Duplessis en souriant.

— Maman, c'est le frère de Clémence, et, comme il était venu voir son oncle, nous l'avons retenu pour jouer avec nous.

— Oui, un petit moment, ajouta Clémence qui, d'instinct, voulait disculper son frère de ses emportements ; mais il va retourner auprès de maman qui a, bien sûr, besoin de lui.

— Comment donc fais-tu pour imiter si bien l'âne ? demanda madame Duplessis, qui avait pris Pierre par une oreille.

— C'est qu'il a pris des leçons avec le bourriquet de papa, répliqua Clémence.

— De fameuses leçons, ajouta Pierre.

— C'est très-bien, mais il serait bon maintenant d'apprendre quelque chose de plus utile ; à lire, par exemple.

— Madame, je lis très-bien dans mon livre.



— Est-ce vrai, ça ? demanda madame Duplessis à Clémence.

— Oui, madame, il y a des mots qu'il lit très-bien : *sagement, tendrement, maman, géographie*, et plusieurs autres encore.

— Ah ! vraiment ?

— Je les lis même à l'envers, ajouta Pierre avec un certain air de fatuité.

— Cela est très-fort, répondit madame Duplessis, mais il faut continuer... C'est bien, va mon ami, tu diras à ta mère que tu as vu Clémence et qu'elle s'amuse beaucoup avec ma fille.

— Oh ! beaucoup ! beaucoup ! répéta Clémence.

Jeanne parla bas à l'oreille de sa mère.

— Oui, ma fille, cours.

Jeanne s'éloigna rapidement. Pierre salua pour en faire autant. Madame Duplessis le retint.

— Attends un peu, lui dit-elle.

Jeanne revint bientôt avec un petit sac de bonbons qu'elle donna à Pierre, ainsi qu'une jolie cravate qu'elle passa à son cou.

— Oh ! merci ! balbutia Pierre, qui était confus d'une pareille libéralité.

— Va retrouver ta mère, qui pourrait être inquiète, reprit madame Duplessis.

Pierre se retira fort civilement, et même avec un peu de raideur, à cause de sa cravate.

— Qui t'a donné cette jolie cravate ? lui demanda sa mère en le voyant arriver.

— C'est la dame où est Clémence, elle me l'a donnée parce que j'ai bien imité l'âne.

Pierre était tout à fait convaincu de ce qu'il disait là.

— Ce n'est pas pour cela, j'en suis sûre, lui dit sa mère.

— Si, maman, car je l'ai très-bien imité et si fort que tout le monde a eu

peur, mon oncle aussi, et même que la dame, la petite demoiselle et Clémence se sont bouché les oreilles pour ne plus m'entendre ; ça, je l'ai vu.

La mère de Pierre n'en pouvait plus douter après une si belle preuve.

Elle se contenta de serrer dans l'armoire la cravate de Pierre qu'il ne devait, disait-elle, mettre que les dimanches.

Quant aux bonbons que Jeanne lui avait donnés, il les avait serrés de lui-même, chemin faisant, dans les profondeurs de son estomac.

Après le départ de Pierre, Clémence, un moment emportée par le jeu, s'aperçut tout à coup que sa magnifique toilette était fort dérangée, que sa coiffure pendait sur son oreille droite, et que ses bottines jaunes étaient teintées de vert.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle d'un air consterné : je suis toute dévastée.

Jeanne et madame Duplessis ne purent retenir un éclat de rire, à cette exclamation.

— Il n'y a pas grand mal à cela, mon enfant.

— Oh ! si, madame, j'aurais dû faire attention comme les jours où maman me met ma robe blanche, répondit Clémence sincèrement attristée.

## VI

A dîner, malgré son chagrin, la petite paysanne fit un progrès : elle ne mangea plus avec ses doigts. Jeanne lui avait enseigné le maniement de la fourchette et insisté pour qu'elle s'en servit.

La fourchette l'avait bien encore un peu piquée aux lèvres ; mais ne faut-il pas, en toute chose, payer son apprentissage ?

Le soir, on fit une bonne promenade dans les champs, afin de se préparer un bon sommeil.



La chambre de Jeanne, tendue de papier blanc et rose, était fort spacieuse et l'on y avait installé un second lit pour sa compagne qui, à partir de ce moment, faisait partie de la maison.

L'aspect de cette chambre avait arraché un cri d'admiration à Clémence.

— Ça, mon lit ? disait-elle à Jeanne en se reculant, j'en oserai jamais m'y coucher : on dirait une petite chapelle.

— Eh bien, vous y dormirez comme un ange du bon Dieu, lui répondit gracieusement Jeanne.

Madame Duplessis, qui ne cédait à personne le soin de coucher sa fille, procéda elle-même à la toilette de nuit des deux enfants.

Ce fut la première fois de sa vie que Clémence se lava les mains et le visage avant de se mettre au lit, la première fois qu'elle posa sa tête sur un oreiller avec ses cheveux peignés, nattés, et emprisonnés dans un filet.

Clémence était habituée à se lever de grand matin, si bien que Jeanne ouvrit les yeux, elle la vit debout, regardant, à travers les vitres, la belle pelouse et les belles corbeilles de fleurs qui se trouvaient sous sa fenêtre.

Cela ne pouvait se comparer à la petite cour pleine de paille et de fumier de la maison paternelle ; aussi ne pouvait-elle contenir son admiration.

Jeanne ne voulut pas la troubler. Elle s'amusa à la regarder pendant quelques minutes, et enfin se leva fort doucement pour aller se placer à côté d'elle.

Clémence sursauta en sentant la main de Jeanne qui la frôlait à l'épaule.

— N'est-ce pas que notre jardin est très-beau ce matin ? dit Jeanne.

— Mademoiselle, c'est comme un Paradis, répondit Clémence encore éblouie de ce qu'elle venait de regarder.

Jeanne ne se tenait pas de joie. Les fraîches impressions de Clémence lui causaient un plaisir jusqu'alors inconnu. Elle se sentait sur la petite paysanne la supériorité incontestable que l'éducation donne, à tous les âges, sur l'ignorance.

— Clémence, lui dit-elle, il faut faire notre toilette nous-mêmes. Nous descendrons ensuite au jardin courir sur la pelouse, et, quand maman se réveillera, c'est elle qui sera bien étonnée à son tour.

Ce projet, vite exécuté, eût tout l'effet qu'on en avait espéré.

Madame Duplessis ne fut pas seulement étonnée, elle fut encore bien heureuse du changement qui s'était opéré dans la santé de sa fille, si malade deux jours auparavant.

*Il faut aux enfants la compagnie des enfants*, se dit-elle, et tout naturellement elle songea à retenir auprès d'elle, le plus longtemps possible, la nouvelle compagne de Jeanne.

Le second jour s'écoula comme le premier, à la seule différence près, que Jeanne donna à son élève une leçon de lecture qui lui apprit trois lettres de plus ; c'était très-important. Elle y ajouta une leçon d'écriture, c'est-à-dire qu'elle lui fit faire un premier essai de bâtons ; mais cette leçon, il faut bien en convenir, n'eut d'autre résultat que de lui faire plusieurs taches d'encre au bout des doigts.

En résumé, c'était fort bien pour une première fois.

On joua, le reste de la journée.

GEORGES FATH.

(La suite au prochain numéro.)







### FEUILLES DE DÉCOUPAGES

Scènes et personnages pour le quatrième chapitre de la nouvelle intitulée : LE PETIT PANIER ROSE.

### BANDE DE TAPISSERIE

Dessins pour bourrelets de fenêtres. On brode ce dessin sur canevas, en bande appropriée à cet usage, et les nuances de la laine s'assortissent au meuble de la chambre. On peut aussi se servir de ce modèle pour coussin, chaise, tabouret, etc., en alternant la tapisserie avec des bandes de velours.

### PLANCHE IMPRIMÉE EN BLEU

Nos 1 à 5. — Patron d'un costume marin pour le bébé incassable n° 2. On le fait en laine ou cachemire bleu, garni de galons blancs, ou bien en cachemire blanc orné de bleu; l'écharpe est rouge ou bleue. Le costume se compose d'une veste boutonnée devant et resserrée du bas, avec caoutchouc ou cordon passé dans l'ourlet; un grand col pareil garnit les épaules, et les manches ont des revers. Le pantalon, court, est garni comme la veste; dans le haut on fait un large

ourlet, dans lequel on passe un cordon pour serrer le pantalon à la taille.

Nos 6 à 9. — Tablier anglais pour le bébé incassable. Il se fait en nansouck ou en toile écrue; le devant princesse est garni de poches; le dos est à taille longue avec jupe plissée, rapportée à partir de la couture du dessous de bras; puis le tablier se complète par une ceinture en étoffe prise de chaque côté dans la couture et venant se nouer derrière. La manche est un petit jokey ouvert en cœur sur le bras.

Nos 10 à 13. — Pelote de poche ou ménagère ayant la forme d'un papillon. On peut faire cette pelote avec un gant de peau hors d'usage, que l'on découpe en forme de papillon, puis on le brode avec de la soie, en copiant autant que possible des ailes de papillon; ensuite on double la peau avec une étoffe raide et on colle sur cette doublure une flanelle rouge ou blanche, découpée en dents de scie tout autour; à l'intérieur de la pelote on coud un petit cahier de flanelle sur lequel on pique les épingles et aiguilles. Pour fermer la pelote, on met une petite lanière de peau qui resserre les deux ailes à la manière d'un portefeuille.

## LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

# JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

### BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDORICHIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie .....	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte .....	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises .....	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer .....	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui desiront obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

### CORRESPONDANTS

**London :**  
ASHER and Co, 13, Bedford St., Covent's Garden, W. C.  
**Lyon :**  
M<sup>me</sup> PHILIPPE BAUDIER, 29, rue Gasparin.  
**Marseille :**  
M. BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.  
**Madrid :**  
BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

**Valencia (ESPAGNE) :**  
S<sup>os</sup> JANINI y C<sup>a</sup>, Negociantes, calle de Zaragoza, 7 y 9.  
**Rio de Janeiro (BRÉSIL) :**  
J.-B. LOMBAERTS, rua dos Ourives, 17.  
**Buenos-Ayres :**  
Libreria de C. - M. JOLY, 135, calle de la Victoria.  
**Valparaíso et Santiago :**  
ORESTES L. TORNERO.